

Chapitre 5

La délivrance du bûcheron en ferblanc

Quand Dorothée se réveilla, le soleil brillait à travers les arbres et Toto, depuis un bon moment, était occupé à chasser les oiseaux autour d'elle. L'Épouvantail était toujours là, debout, qui l'attendait patiemment dans son coin.

- Nous devons aller chercher de l'eau, lui dit-elle.
- Pourquoi voulez-vous de l'eau ? demandât-il, étonné.
- Pour me nettoyer la figure de la poussière de la route, et aussi pour boire, sinon je vais m'étrangler avec le pain sec.
- Cela ne doit pas être très pratique d'être de chair, dit l'Épouvantail d'un ton pensif, car il vous faut dormir, boire et manger. Par contre, vous avez de la cervelle et cela vaut la peine de supporter tous ces ennuis, pour pouvoir penser comme il faut.

Après avoir quitté la chaumière, ils marchèrent au milieu des arbres et arrivèrent jusqu'à une petite source d'eau claire ; Dorothée s'y désaltéra, se baigna et avala son déjeuner. Elle constata qu'il ne restait pas beaucoup de pain dans le panier et la fillette savait gré à l'Épouvantail de ne pas avoir à manger du tout, car il leur restait tout juste de quoi tenir la journée, à elle et Toto. Après avoir déjeuné, elle s'apprêtait à regagner la route pavée de briques jaunes, quand un gémissement profond, non loin de là, la fit sursauter.

- Qu'est-ce que je viens d'entendre ? demanda-t-elle timidement.
- Je n'en ai pas la moindre idée, répliqua l'Épouvantail, mais on peut toujours aller voir.

Au même moment parvint à leurs oreilles un autre gémissement, qui semblait venir de derrière eux. Ils se retournèrent et firent quelques pas dans la forêt ; Dorothée remarqua alors dans un rayon de soleil quelque chose qui brillait

entre les arbres. Elle courut dans cette direction et s'arrêta net en poussant un cri de surprise. L'un des gros arbres était à moitié coupé et juste à côté, tenant une hache en l'air, se trouvait un homme entièrement fait de fer-blanc. Sa tête, ses bras et ses jambes étaient fixés à son corps par des articulations, mais il restait parfaitement immobile et donnait l'impression de ne pas pouvoir bouger du tout. Dorothée le regarda avec stupeur, l'Épouvantail fit de même ; quant à Toto, il jappa nerveusement et essaya de planter ses dents dans les mollets de fer-blanc, mais ne réussit qu'à se faire mal.

– Vous avez gémi ? demanda Dorothée.

– Oui, répondit l'homme. Vous avez bien entendu. Voilà plus d'un an que je gémis, et personne jusqu'ici ne m'a entendu ou n'est venu à mon secours.

– Est-ce que je peux vous aider ? s'enquit-elle doucement, émue par la voix triste de l'homme.

– Allez chercher un bidon d'huile et huilez mes articulations, répondit-il. Je ne peux faire aucun mouvement, tellement elles sont rouillées ; un bon graissage va me remettre d'aplomb. Vous trouverez un bidon d'huile sur une étagère, dans la chaumière.

Aussitôt, Dorothée retourna à la chaumière en courant et trouva le bidon d'huile ; puis elle revint et demanda, inquiète :

– Où sont vos articulations ?

– Huilez-moi d'abord le cou, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc.

Dorothée s'exécuta, et comme il était vraiment très rouillé, l'Épouvantail saisit la tête à deux mains et la fit bouger doucement dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle remue librement ; l'homme put alors la tourner tout seul.

– Huilez maintenant les jointures de mes bras, dit-il.

Dorothée les huila et l'Épouvantail les replia doucement jusqu'à ce qu'ils soient entièrement débarrassés de leur rouille et remis à neuf. Le Bûcheron-en-fer-blanc poussa un soupir de satisfaction ; puis il baissa sa hache et l'appuya contre l'arbre.

– Je me sens beaucoup mieux, dit-il, je tiens cette hache en l’air depuis que j’ai commencé à rouiller, et je suis heureux de pouvoir enfin la poser. Si vous voulez bien maintenant huiler les articulations de mes jambes, ce sera parfait. Ils huilèrent donc ses jambes jusqu’à ce qu’il puisse les remuer à sa guise, et il les remercia mille fois de l’avoir ainsi délivré, car il donnait l’impression d’être quelqu’un de très poli et de très reconnaissant.

– J’aurais fini mes jours dans cette position si vous n’étiez pas passés, dit-il ; vous m’avez donc certainement sauvé la vie. Par quel hasard êtes-vous venus jusqu’ici ?

– Nous nous rendons à la Cité d’Émeraude pour rencontrer Oz le Grand, répondit-elle et nous avons fait une halte à votre chaumière pour y passer la nuit.

– Pourquoi devez-vous voir Oz ? demanda-t-il.

– Je veux qu’il me ramène au Kansas ; quant à l’Épouvantail, son désir, c’est d’obtenir, grâce à Oz, un peu de cervelle dans la tête, répliqua-t-elle.

Le Bûcheron-en-fer-blanc sembla un instant perdu dans ses réflexions. Puis il dit :

– A votre avis, Oz pourrait-il me donner un cœur ?

– Moi, je pense que oui, répondit Dorothée ; s’il peut donner de la cervelle à l’Épouvantail, il pourra aussi facilement vous donner un cœur.

– Très juste, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc. Si donc vous me permettez de me joindre à votre groupe, moi aussi, je vais aller à la Cité d’Émeraude et demander à Oz de m’aider.

– Vous êtes le bienvenu parmi nous, dit aimablement l’Épouvantail. Et Dorothée ajouta qu’elle serait ravie d’avoir sa compagnie.

Le Bûcheron-en-fer-blanc mit donc sa hache sur son épaule et ils traversèrent tous la forêt pour retrouver la route pavée de briques jaunes. Le Bûcheron-en-fer-blanc avait demandé à Dorothée de mettre le bidon d’huile dans son panier.

– Car, dit-il, si la pluie me surprend et que je rouille encore, j’en aurai bien besoin.

Le sort avait bien fait les choses en donnant à leur groupe ce nouveau compagnon, car peu après leur départ, ils arrivèrent à un endroit où les arbres et les branches, inextricablement emmêlés, empêchaient les voyageurs d’avancer. Mais le Bûcheron-en-fer-blanc se mit au travail et, à l’aide de sa hache, il ne tarda pas à ouvrir un passage pour tout le monde. Dorothée, en marchant, réfléchissait tellement qu’elle ne remarqua pas que l’Épouvantail était tombé dans un trou et avait roulé jusqu’au bord du chemin. Il fut obligé d’appeler la fillette à son secours.

– Pourquoi n’avez-vous pas contourné le trou ? demanda le Bûcheron-en-fer-blanc.

– Je ne réfléchis pas assez, répliqua joyeusement l’Épouvantail. J’ai la tête bourrée de paille.

– Oh ! je vois, dit le Bûcheron-en-fer-blanc. Mais, après tout, la cervelle n’est pas le bien le plus précieux du monde.

– En avez-vous ? questionna l’Épouvantail.

– Non, j’ai la tête entièrement vide, répondit le Bûcheron ; mais j’ai eu jadis de la cervelle et aussi un cœur ; c’est pourquoi, après avoir essayé les deux, je préfère de beaucoup avoir un cœur.

– Pourquoi cela ? demanda l’Épouvantail.

– Je vais vous raconter mon histoire, et alors vous comprendrez.

Ainsi, pendant qu’ils cheminaient à travers la forêt, le Bûcheron-en-fer-blanc raconta l’histoire suivante :

– Je suis le fils d’un bûcheron qui abattait des arbres dans la forêt et vendait du bois pour vivre. En grandissant, j’ai appris moi aussi le même métier et, à la mort de mon père, je me suis occupé de ma vieille mère jusqu’à la fin de sa vie. Puis je décidai de me marier, car je ne voulais pas rester seul. « Il y avait parmi les jeunes Muntchkinz une fille très belle ; très vite, je me mis à l’aimer

de tout mon cœur. De son côté, elle promit de m'épouser dès que j'aurais gagné assez d'argent pour lui construire une plus belle maison ; je m'attelai donc au travail comme jamais je ne l'avais fait. Mais cette fille vivait avec une vieille femme, et celle-ci ne voulait pas entendre parler mariage ; elle était tellement paresseuse qu'elle voulait que la fille reste chez elle pour lui faire la cuisine et le ménage. La vieille femme alla donc trouver la Méchante Sorcière de l'Est et lui promit deux moutons et une vache si elle empêchait le mariage. Alors, la Méchante Sorcière jeta un sort à ma hache et, un jour que je travaillais avec ardeur, tant j'avais hâte d'avoir ma nouvelle maison et ma femme, la hache glissa soudain et me coupa la jambe gauche.

« J'eus d'abord l'impression d'un grand malheur, car un homme qui n'a qu'une jambe ne peut pas faire un bon bûcheron. J'allai donc trouver un ferblantier et lui demandai de me fabriquer une jambe en fer-blanc. La jambe fonctionnait très bien, une fois que j'y fus habitué ; mais ce remède courrouça la Méchante Sorcière de l'Est, elle qui avait promis à la vieille femme que je n'épouserais pas la jeune et jolie Muntchkin. Je me remis à couper les arbres, et de nouveau, ma hache glissa et me coupa la jambe droite. Je retournai chez le ferblantier qui me fabriqua une autre jambe en fer-blanc. Par la suite, la hache ensorcelée me coupa les bras l'un après l'autre, mais je ne me laissai pas décourager et les fis remplacer par des bras en fer-blanc. Alors la méchante Sorcière fit glisser ma hache, qui me coupa la tête et je crus bien ma dernière heure arrivée. Mais le ferblantier se trouvait à passer par là et il me fit une nouvelle tête en fer-blanc.

« Je croyais alors avoir triomphé de la Méchante Sorcière et je travaillais plus fort que jamais ; mais j'ignorais à quel point mon ennemie était cruelle. Elle imagina un nouveau stratagème pour tuer mon amour pour la jeune et belle Muntchkin : derechef, ma hache glissa, me traversa le corps et me coupa en deux. Cette fois encore, le ferblantier vint à mon secours et me fabriqua un corps en fer-blanc ; il y attacha mes bras, mes jambes et ma tête en fer-blanc

au moyen d'articulations, qui me permirent ainsi de me déplacer comme avant. Mais hélas ! je n'avais plus de cœur et c'est ainsi que je perdis tout mon amour pour la jeune Muntchkin ; cela m'était devenu bien égal de l'épouser ou non. Elle doit habiter encore chez la vieille femme, avec l'espoir que je revienne la chercher.

« J'étais très fier de mon corps, tellement il brillait au soleil, et cela n'avait pas d'importance à présent si ma hache glissait, car elle ne pouvait plus me couper. Le seul danger était que mes articulations se rouillent ; mais je gardai un bidon d'huile dans ma chaumière et je pris soin de me huiler toutes les fois où c'était nécessaire. Un jour, pourtant, j'oubliai de le faire et, au beau milieu d'un orage, avant que j'aie eu le temps de penser au danger, mes jointures avaient rouillé, et je restai planté dans les bois jusqu'à ce que vous veniez à mon secours. Ce fut une épreuve terrible, mais, depuis un an que je suis ici, j'ai compris que ma vraie perte avait été celle de mon cœur. Quand j'étais amoureux, j'étais l'homme le plus heureux du monde ; mais personne ne peut aimer s'il n'a un cœur ; c'est pourquoi je suis décidé à demander à Oz de m'en donner un. S'il accepte, j'irai retrouver la jeune Muntchkin pour l'épouser. »

Dorothée et l'Épouvantail avaient été tous les deux vivement intéressés par l'histoire du Bûcheron- en-fer-blanc, et ils comprenaient maintenant pourquoi il avait tellement hâte de se procurer un nouveau cœur.

– Malgré tout, dit l'Épouvantail, moi, je demanderai de la cervelle au lieu d'un cœur, car à quoi bon avoir un cœur quand on est un sot ?

– Moi, je prendrai le cœur, répliqua le Bûcheron-en-fer-blanc, car la cervelle ne rend pas heureux, et le bonheur est le bien le plus précieux du monde.

Dorothée ne disait mot ; cela l'intriguait de savoir lequel de ses deux amis avait raison ; mais en fin de compte, cela lui était plutôt égal que le Bûcheron n'ait pas de cervelle ni l'Épouvantail de cœur, ou que chacun voie son vœu exaucé, pourvu qu'elle retrouvât le Kansas et tante Em. Ce qui la tracassait le

plus, c'était qu'il ne restait presque plus de pain ou tout juste de quoi faire un dernier repas pour elle et Toto. Certes ni le Bûcheron ni l'Épouvantail ne mangeaient jamais rien, mais elle n'était pas en fer-blanc, encore moins en paille, et il lui fallait manger pour vivre.